

LA NUIT LA PLUS LONGUE DE MANSOUR KÉDIDIR

Une fresque psychologique humaine

La décennie noire (1992-2000) au cours de laquelle les Algériens ont vécu une violence inouïe est le thème de ce roman qui dévoile une mémoire collective torturée.

L'auteur met en scène la violence qui s'abat sur la ville comme un cataclysme naturel devant lequel les victimes montrent leur impuissance. Il reconstitue l'univers socio-psychologique de cette période trouble dans une ville moyenne de l'intérieur du pays, soumise à la folie nocturne des terroristes et à la répression diurne des forces de l'ordre. Les meurtres, les assassinats et les arrestations alimentent les discussions furtives de gens apeurés et qui surtout évitent de sortir de l'anonymat. Est-ce un cauchemar ? se demande le personnage central du roman, Salmane, directeur d'école, éloigné de la grande ville par mesure disciplinaire par ses responsables hiérarchiques qui le soupçonnaient de « sympathies islamistes ».

Célibataire malgré son âge mûr, il est le témoin privilégié de la vie chaotique d'une ville broyée par la logique de la haine. Comment, se demande-t-il, que des êtres humains en arrivent à ce degré de violence et à ce mépris de la vie ? L'ordre social bascule dans l'ineffable, dans l'innommable qui détruit la substance humaine de la collectivité mise en danger quotidiennement par le conflit politique et par la rage qui s'est déclarée dans la ville et ses alentours. Les autorités ordonnent



Mansour Kédir, un témoin privilégié d'une époque chaotique.

nent que les animaux domestiques soient abattus, notamment les chiens qui, d'habitude, empêchaient les loups de s'approcher la nuit des habitations. Lorsque le jour tombe et que la nuit envahit l'agglomération, dont les rues sont désertées assez tôt, les habitants se barricadent chez eux, subissant avec effroi les hurlements des loups et parfois des détonations d'armes à feu sur fond de cris de détresse de femmes et d'enfants. Le lendemain, à la place de la ville, des informations lugubres rapportent ce qui s'était passé la nuit dans les bidonvilles des

alentours de l'agglomération. L'hôpital est débordé, recevant des corps mutilés, des blessés agonisant, des parents des victimes en détresse et beaucoup de curieux qui veulent être parmi les premiers à savoir ce qui s'était passé la veille.

La propagation de la rage, le hurlement des loups, la proximité de la violence, la répression quotidienne rythment la vie des témoins de cette tragédie sans nom, acteurs impuissants face à un séisme provoqué par les instincts belliqueux des hommes.

Les crises de cette profondeur mettent à nu les individus parmi lesquels il y a des courageux, des lâches et des opportunistes. L'auteur dresse des tableaux de psychologie humaine avec une finesse qui permet de sonder les âmes. Tout y est dans ce roman, y compris l'amour entre Salmane et l'enseignante Batoul, dont la présence humanise un tant soit peu les visages d'une conflictualité sans visage. La beauté féminine révèle la dimension tragique de cette ville où l'imam de la mosquée, le père de Batoul, a été attaqué au couteau à la gorge. La visite de Salmane à l'imam mortellement blessé est une occasion pour lui de se rendre pour la première fois à la maison des parents de la femme qu'il aime. C'est aussi une rencontre entre un futur beau-père et un futur beau-fils, une demande implicite de mariage conclue positivement par un hochement de tête à peine perceptible.

Par Lahouari Addi



Quand le tragique le dispute à l'absurde, la vie sociale se dérègle et les gens perdent le sens des normes.

Ce roman est une fresque de psychologie humaine qui rappelle que la littérature est indispensable pour imaginer les limites vers lesquelles l'histoire peut pousser la société et les hommes. Le roman de M. Kédir ne raconte pas une histoire vraie ; toute cette trame romanesque est le fruit de son imagination. Une imagination qui a cependant reproduit le réel qu'ont vécu les Algériens durant la décennie noire qui a coûté à la société des dizaines de milliers de morts. Un romancier de talent est né.

L. A.

DERNIER NUMÉRO DE LA REVUE L'IVRESCQ

Exégèse de la trilogie de Mili

La revue algérienne de critique littéraire *L'Ivrescq* vient de publier, dans sa dernière livraison de juillet 2016, sous la plume de Afifa Brerhi, professeur des universités et spécialiste de la littérature francophone du Maghreb, une longue exégèse de l'œuvre romanesque de Badr'Eddine Mili sous le titre *La trilogie Algérie*.

S'immergeant dans les profondeurs des trois romans qui, rappelons-le, sont *la Brèche et le Rempart*, *les Miroirs aux alouettes* et *les Abysses de la passion maudite*, parus aux éditions Chihab en 2009, 2011 et 2015, Afifa Brerhi restitue, à travers une lecture pertinente ciblée, la densité de la thématique de l'œuvre et lui découvre des liens subliminaux avec celle de la littérature classique des années pré-révolutionnaires.

A propos de *la Brèche et le Rempart*, elle note : *L'ombre tutélaire* de Dib, revendiqué, est là. En écho à la vie à Tlemcen et Béni Boublen dans l'Ouest algérien, il y a la vie, à l'identique, dans l'Est, à Constantine et Aouinet El-Foul comme pour dire les mêmes données socio-historiques. La Trilogie dibienne les évoque en se concentrant sur les années 1950, celle de Badr'Eddine Mili, aussi, plonge dans ces années-là et prolonge le temps jusqu'au présent immédiat. Fort de son expérience personnelle, il prend le relais de l'ainé pour témoigner de l'Algérie indépendante dans les deux derniers opus...

Les Miroirs aux alouettes est considéré par Afifa Brerhi comme « le roman du désenchantement », celui de l'échec de la réalisation d'un idéal révolutionnaire porté, dans les années 1970, par les intellectuels que l'auteur avoue



Badr'Eddine Mili.

« avoir été des intermittents du spectacle et des Don Quichotte interdits d'accès au cercle où se prenaient les véritables décisions ». C'est pourquoi « Stopha, le héros de la saga, se détourne, provisoirement, de l'action militante pour vivre une passion amoureuse... Une bifurcation dans l'itinéraire existentiel du personnage qui tient, un peu, du Rastignac des *Illusions perdues* de Balzac.

« Dans *les Abysses de la passion maudite*, Badr'Eddine Mili détourne, par son art, écrit la critique universitaire, ce qui est devenu des lieux communs de la littérature

algérienne des dernières décennies. Ses cris de colère saine sont tempérés par la fluidité du verbe sobre, libre et juste, jamais acerbe, s'appropriant de l'élégance de l'humour souple qui raille sans blesser. Un surcroît de sens à la lecture. »

M^{me} Brerhi conclut son analyse en écrivant que Badr'Eddine Mili conjugue, dans sa trilogie poétique et politique, comme le fit Dib en son temps, et réserve une place particulière à la femme à laquelle est dévolu le rôle de maillon fort de la chaîne de transmission puisque le héros fait de sa fille, Samar, le symbole de la pérennité des valeurs.

De Londres où elle poursuit ses études, celle-ci écrit à son père : « Les jours glorieux que tu m'as promis sont, aujourd'hui, là, qui me voient recevoir de tes mains le feu de la succession. Je suis, désormais, sa gardienne. Rassure-toi, je veillerai sur la permanence de son incandescence, en héritière de la génération des hommes qui, selon ta magnifique expression, « sonnent fort et résonnent loin... » Une note d'espoir qui tranche avec la noirceur de ses romans d'où suintent les larmes et le sang.

C'est, peut-être, en raison de la proximité évoquée ci-dessus entre les deux auteurs que Badr'Eddine Mili vient d'être désigné, apprend-on de source sûre, comme membre du jury du prix littéraire Mohammed-Dib qui sera décerné au cours du dernier trimestre de l'année sous la direction de Madame Sabiha Benmansour, présidente du conseil du prix et présidente de la Grande Maison.

R. C.